

Ce diable de Boris Schreiber

Né à Berlin, en 1924 [sic], dans une famille juive russe, jadis aisée, qui avait fui les soubresauts de la révolution d'octobre 1917, Boris Schreiber fut un surdoué de l'exil. A l'âge de six ans, il avait déjà traversé l'Allemagne, la Pologne, la France et la Belgique. *Le Lait de la nuit*, qui ressort en « poche » n'appartient à aucun genre littéraire précis. Schreiber y relate les mésaventures du petit « Borinka » mais là où maints écrivains flatteraient les glandes lacrymales de leurs lecteurs, l'auteur préfère exercer un humour noir ravageur aux dépens de lui-même. Marxiste tendance Groucho sans le savoir, Boris Schreiber est un vieux garnement égaré dans le milieu littéraire ; sans doute est-ce pour cela qu'il fustige avec allégresse, dans son livre, critiques et éditeurs.

Boris Schreiber change de visage à chaque roman. Une manière, peut-être, de décliner les avances du temps ou de fuir ceux qui auraient l'outrecuidance de prétendre avoir compris le sens de ses sauts périlleux au-dessus de la langue française, la seule terre d'asile qu'il ait jamais épousée. *Le Tournesol déchiré*, qui paraîtra en septembre chez François Bourin, sera, à n'en pas douter, l'un des événements de la rentrée littéraire. Que nous réserve encore ce diable de Boris Schreiber ?

P. Dra.

Le Lait de la nuit de Boris Schreiber, Gallimard, « Folio », 249 p.